

Ce nom magique, répété depuis un mois de bouche en bouche, a déjà plusieurs fois retenti dans tous les journaux, grands et petits. Le *Courrier de l'Europe* seul, jusqu'à ce moment, n'a pas eu d'écho! Ce n'est pas à moi à vous faire des excuses, lecteurs. Je saisirai seulement cette occasion de vous faire remarquer combien est triste le sort des écrivains sur lesquels pèse une double responsabilité, d'abord celle de leurs paroles, en second lieu celle de leur silence. Pour quelqu'un qui a du savoir-vivre (et qui a plus besoin qu'un journaliste de bien vivre avec tout le monde?) est-il, je le demande, une condition pire que d'être obligé de dire à ses lecteurs des choses souvent déplaisantes et d'ajourner ou de taire d'autres choses qui ne pourraient que leur faire un très grand plaisir?

Demandez plutôt à M. le rédacteur en chef, qu'une puissance invincible qu'il nomme une fatalité, et que j'appelle, moi, un dévouement, met sans cesse aux prises avec une politique taquine, capricieuse, ingrate, et qui ne peut se résoudre à dire un adieu définitif aux beaux-arts, auxquels il aurait voulu consacrer sa vie et de nobles facultés.

Et toutefois, lecteurs, consolons-nous. Au milieu de ce tourbillon, qui change si rapidement la surface de toutes les choses humaines, Paganini n'est pas une de ces nouveautés, qui vieillissent dès le lendemain. Cette puissance de dissolution qui dessèche et flétrit tout ce que le temps vient à toucher dans sa course effrayante, ne saurait même effleurer celui qui a pu se placer, pour ainsi dire, en dehors du temps. Quoi qu'on ait pu écrire, analyser, discuter sur cet être extraordinaire, il est de fait qu'il n'est pas moins un homme nouveau pour ceux qui le connaissent déjà que pour ceux qui ne le connaissent pas encore. En voulez-vous la preuve? Voyez un professeur habile affirmer dans un premier numéro que Paganini ne sait pas chanter et se rétracter dans le second. Voyez un autre écrivain, après avoir reproché au premier d'avoir osé critiquer un homme qui par cela même qu'il sortait du domaine de l'art échappait à la critique ordinaire, surpris à lui faire la leçon à son tour. Nous voici, quant à nous, à l'abri de ces désappointements, sauf les désappointements futurs auxquels nous nous soumettons avec résignation, et les futures rétractions auxquelles il faudra bien nous prêter de bonne grâce.

Paganini est un tout composé de trois parties distinctes, l'homme, le violoniste, le compositeur, lesquelles n'appartiennent à aucune classe de la grande hiérarchie sociale. Le rideau est levé. La porte du fond s'ouvre. Un homme assez grand, fluet, se présente. Entendez aussitôt ce cri de surprise et d'hilarité qui s'élève de tous les points de la salle et se mêle aux bravos de l'enthousiasme. Je vais entendre pour la première fois un concert donné par Lafont, Baillot, Tulou, Vogt, etc., etc. Je connais cet homme-là. Je l'ai vu sur les boulevards, au balcon des Italiens. Mais Paganini! je ne l'ai rencontré ni chez Tortoni, ni au rocher de Cancale. Il est vêtu de noir, son habit boutonné jusqu'au menton, le visage pâle et allongé, à moitié dans la cravate, un *rictus* qui se joue avec les rides immobiles qui sillonnent sa figure, un front large et découvert, une chevelure flottante, deux yeux qui se roulent dans leurs orbites noirs et lancent des éclairs dans l'assemblée, un sourire niais et qui semble narguer le monde, un violon sous le bras, un

archet qui pend à sa main droite, la main gauche dans la poche de l'habit; il s'avance décontenancé et humble, il recule, puis s'avance encore, saluant comme le juif d'Ivanohé; enfin, après bien des zigs-zags et des courbettes, il se trouve au milieu du théâtre. Il pose son instrument, son archet est en l'air, il tombe, le signal est donné, l'orchestre part, l'homme a fini, l'artiste commence.

J'entends d'abord un violon; oui, c'est bien un violon aux sons purs, argentins; l'archet galoppe en traits rapides, ou coule des notes lentes, pleines, sonores; mais non, c'est une flûte, deux flûtes, une harpe, un haut-bois; c'est un oiseau qui gazouille. Attendez donc, c'est une voix qui chante, qui pleure. Mais ce n'est plus cela, c'est un diable qui grince des dents, c'est un charivari des démons. Alors il se fait dans la salle comme une grande crise. Ces deux mille spectateurs, hommes et femmes, un instant auparavant pétrifiés et immobiles, se livrent aussitôt à une agitation, à des clameurs, à des trépignements frénétiques; dans l'orchestre, les archets claquent et se brisent presque sur le dos des instruments, tandis que le fantôme noir s'éloigne lentement à reculons, grimaçant à droite, grimaçant à gauche, puis disparaît tout à fait au milieu de ce sabbat infernal.

Mais le voici encore comme une seconde apparition. Que va-t-il faire? Il va jouer un morceau sur la quatrième corde. C'est une sonate militaire, des variations sur un thème de Paësiello, ou sur la prière de *Moïse* de Rossini. Comment faire tant de choses avec aussi peu d'espace? Baissera-t-il la corde? Non, il la montera de manière qu'au lieu de donner la *sol* elle donnera la *si bémol*. Après un récitatif large, passionné, grandiose, et des périodes arrondies à la manière des Malibran et des Pisaroni, je crois distinguer le chant et le rythme de l'air des *Noces de Figaro* de Mozart; j'entends la ritournelle éclatante de la trompette, et ses derniers accents viennent expirer sur un point d'orgue. Au moyen des sons harmoniques, le même chant reparaît à l'aigu dans un autre ton, et l'on dirait une musique lointaine qui répond à la première.

C'est ainsi que Paganini s'approprie et fait siens les motifs ou les thèmes qu'il emprunte aux compositeurs, comme s'il prenait une épingle pour y asseoir un édifice tout entier. Mais il n'en est pas de même pour le concerto. Dans ce genre, il doit rester lui. Hier il a voulu exécuter le concerto de Rode en *ré mineur*. En ma qualité de Français, je suis sensible à cet hommage rendu à un artiste dont le souvenir nous est glorieux. Mais faut-il le dire? Il n'a été ni Rode, ni Paganini. Si j'osais le regarder en face, je lui dirais:

«Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon, *qui que tu sois* enfin, reste ce que tu es. Songe bien que celui qui t'a fait Paganini s'est reposé ensuite. Ton génie est trop grand pour te permettre d'entrer dans le génie d'un autre. Tu ne l'agrandirais pas et tu rapetisserais le tien. Les limites où se sont arrêtés tes *confrères* (si cette expression ne te paraît pas juste, accuses-en le dictionnaire et toi-même avant tout), ces limites sont pour toi le point de départ. Laisse-leur leur carrière, et parcours la tienne. Ils n'iront pas t'y troubler; laisse-les en paix.»

Voilà ce que je dirais à Paganini. Peut-être y ajouterais-je encore une observation relative à la manière dont il a joué dimanche la contredanse des *sorcières* du ballet de Vigano. Il a voulu imiter la voix grêle et cassée d'une vieille fée, et le retour trop fréquent de ce dialogue bizarre n'a pas eu beaucoup de succès auprès d'un public délicat, et qu'il a rendu lui-même si difficile.

Comme compositeur, Paganini est presque aussi extraordinaire. Ses mélodies sont expressives et pures comme celles de Mozart, pleines de la coquetterie et des grâces rossiniennes. Pour ce qui tient à l'instrumentation et aux effets d'orchestre, il appartient à l'école allemande. La forme de ses concertos lui est propre, et leur facture révèle de profondes connaissances harmoniques.

Après avoir examiné Paganini sous ses divers points de vue, il resterait à le considérer dans son ensemble; c'est une tâche qu'il faut laisser à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont point entendu, et pour laquelle j'avoue mon impuissance.

COURRIER DE L'EUROPE, 26 mars 1831, pp. 1-2.

Journal Title: COURRIER DE L'EUROPE
Journal Subtitle: None
Day of Week: samedi
Calendar Date: 26 MARS 1831
Printed Date Correct: Yes
Pagination: 1-2
Title of Article: FEUILLETON. PAGANINI.
Subtitle of Article: None
Signature: O.
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Front-page feuilleton
Cross-reference: Repris dans *le Balcon de l'Opéra*